LA RENOMMÉE
DE
MONTAIGNE
EN
ALLEMAGNE

OUVRAGE DU MÊME AUTEUR

En vente à la même librairie

Georg Christophe Lichtenberg (1742-1799). Essai sur sa vie et ses œuvres littéraires, suivi d'un choix de ses aphorismes. 1914, in-8, 248 pages, portrait. **7 fr. 50**

VICTOR BOUILLIER

LA RENOMMÉE DE MONTAIGNE EN ALLEMAGNE



PARIS
LIBRAIRIE ANCIENNE ÉDOUARD CHAMPION
5, QUAI MALAQUAIS
1921

Hors de France, c'est en Angleterre, sans conteste, que Montaigne a obtenu le succès le plus rapide, le plus grand et le plus persistant. Dès 1603, c'est-à-dire huit ans après l'édition complète des *Essais,* un littérateur en renom, possédant de nombreuses relations aristocratiques et littéraires, John Florio, publiait sa célèbre traduction, encore rééditée de nos jours. Et déjà dans les années précédentes, Montaigne avait commencé à être connu, non seulement par les quelques lecteurs du texte français, mais par un certain nombre de privilégiés, dont Shakespeare peut-être, qui avaient eu communication de fragments manuscrits de la traduction Florio. Dès lors, la réputation et même l'influence de Montaigne ne cessèrent de s'accroître : la bibliographie seule de tous les écrivains anglais qui l'ont traduit, imité, étudié, incidemment commenté ou

cité, serait un travail de longue haleine et presque impossible à réaliser sans omissions. Mais notre but n'est pas de retracer, même sommairement, l'historique de Montaigne en Angleterre. La question a été abondamment traitée par la critique anglaise ; et, chez nous, M. Pierre Villey lui a consacré de remarquables études partielles, en attendant l'ouvrage d'ensemble qu'il a annoncé. Il suffira de noter ici que « dès le début, Montaigne a « été accepté en Angleterre presque comme s'il « était un écrivain anglais », ainsi que le dit un de ses plus récents et plus autorisés biographes d'Outre-Manche (1).

Dans l'examen de la fortune de Montaigne à l'étranger, l'Allemagne ne doit être classée qu'au second rang, mais bien avant l'Italie ou l'Espagne. Disons-le tout de suite ; si tentant que ce soit de faire une découverte dont personne encore ne s'est avisé, ces pages ne concluront pas à une influence proprement dite, même temporaire ou limitée, que Montaigne aurait exercée en Allemagne ; elles tendent simplement à montrer qu'il y a trouvé de nombreux lecteurs et amis, parmi lesquels figurent des noms illustres. Ce n'est pas une révélation, sans doute ; c'est un point, cependant, qui a été très négligé jusqu'ici. Soit dans la *montaignologie* française ou anglaise, si riche pourtant, soit même dans l'allemande — bien moindre, il est vrai, — nous

1. Edward Dowden, *Michel de Montaigne*, p. 357. Londres, 1905.

n'avons rencontré qu'un trop faible nombre d'indications propres à simplifier notre tâche. Aussi, malgré toutes les recherches auxquelles nous nous sommes livré dans les auteurs chez qui la trace de Montaigne était présumable (recherches qui n'épuisent certainement pas la matière, vu surtout qu'il leur a manqué d'être complétées dans les bibliothèques allemandes), nous ne nous dissimulons pas que mainte omission pourra être relevée dans notre travail.

Pourquoi le succès de Montaigne a-t-il été plus restreint et beaucoup plus tardif en Allemagne qu'en Angleterre ? Faut-il en demander l'explication à la psychologie des peuples ? On a dit souvent que Montaigne avait des affinités avec l'esprit anglais par sa sagesse pratique et mondaine, par son éclectisme, par son *humour ;* en un mot, qu'il pouvait être considéré comme un type supérieur de *gentleman.* Il doit y avoir du vrai. Au contraire, on a dit, quoique plus rarement, qu'il était trop frivole, trop superficiel, trop terre à terre, pour s'acclimater franchement chez un peuple où l'esprit est porté à la spéculation, à l'abstraction, à la métaphysique (1). C'est soutenable aussi, bien que peu susceptible de démonstration. Mais, sans exclure absolument les explications intuitives, toujours vagues et discutables, nous croyons qu'il ne faut pas en exagérer

1. Voir les dissertations, signalées plus loin, de MM. Navon et Paul Schwabe, qui se bornent, d'ailleurs, à émettre l'idée, sans la développer.

la valeur. La psychologie des peuples est une science très incertaine, surtout quand on prétend l'appliquer aux milieux intellectuels, qui présentent de si nombreuses tendances et individualités diverses, hétérogènes. Au surplus, la théorie des affinités n'est pas toujours décisive : ainsi, les gens cultivés recherchent volontiers dans leurs lectures (comme dans le commerce de la vie) les esprits différents d'eux-mêmes, doués des qualités qui leur manquent. Alfieri et Byron, par exemple, se plaisaient avec le sage Montaigne. D'ailleurs, il y a de tout dans les *Essais* ; ils peuvent offrir de l'intérêt aux têtes les plus philosophiques. On verra que Kant, Schopenhauer, les lisaient, mieux qu'à titre de simple passe-temps, et même que l'histoire philosophique en Allemagne s'est attachée, plus d'une fois, à dégager et à coordonner les doctrines qui s'y trouvent en germe ou éparses. Enfin, n'oublions pas que dans l'Allemagne du XVIIe siècle, malgré la glorieuse exception de Leibniz, et dans celle de l'« *Aufklärung* », de la philosophie populaire, les esprits n'étaient certainement pas hantés par la métaphysique.

A défaut de l'explication psychologique, le problème reçoit par l'Histoire une solution plus simple, plus sûre et très suffisante à elle seule. Lors de l'apparition des *Essais*, tandis que l'Angleterre traversait une période de prospérité matérielle et de floraison littéraire, l'Allemagne s'absorbait dans les controverses théologiques, se consumait dans

de violentes dissensions. Cette atmosphère biblique et cette surexcitation des esprits excluaient fatalement tout prêcheur de tolérance, ou de scepticisme même mitigé. Bientôt la guerre de Trente ans et sa lente convalescence entravaient, pour de longues décades, la culture intellectuelle dans un pays presqu'entièrement ravagé, ruiné. Quand elle reprit peu à peu, l'influence dominante du siècle de Louis XIV ne favorisait pas les progrès de Montaigne, qui, en France même, subissait une éclipse notable. Non seulement les critiques et le blâme tombaient sur lui, et de très haut (Pascal, Port-Royal, Bossuet, Malebranche), mais on ne publiait à Paris, de 1669 à 1725, aucune édition des *Essais*, tandis que précédemment elles se succédaient à peu d'années d'intervalle.

Aussi, pendant le XVIIe siècle et la première partie du XVIIIe, on ne découvre en Allemagne la trace de Montaigne que chez des érudits ou théologiens, dont les œuvres sont presque toujours latines, ou chez de rares auteurs particulièrement familiers avec la littérature et la langue française.

Occupons-nous d'abord des premiers. Thomas Lansius (1577-1657), professeur de Droit et délégué ducal (*Visitator* ou *Commissarius*) à l'Université de Tubingue, semble avoir la priorité parmi les voix allemandes qui ont parlé de Montaigne. Vraisemblablement, il avait commencé à connaître les *Essais* lors d'un séjour qu'il fit à Paris, peu après l'année 1600, en compagnie d'un gentilhomme

autrichien ; à cette occasion, il entra en rapports avec des membres de l'Université de Paris et divers savants français. Dans ses *Orationes seu consultatio de principatu inter provincias Europæ* (Tubingue, 1613), exercices académiques où les mérites et les défauts de chaque nation font successivement l'objet d'une *oratio pro* et d'une *oratio contra*, Lansius en vient à Montaigne, très incidemment. (*Oratio contra Galliam*). Lui-même s'excuse de sa digression en disant que l'*Amor Montani* l'a un peu entraîné hors de son sujet. Toutefois, après avoir proclamé Montaigne : *Galliæ sapientem* (« le Français le plus sage qui ait jamais existé », dira Sainte-Beuve), Lansius ajoute qu'il n'oublie pas les critiques sévères de Baudius, et il leur donne la plus grande place dans son morceau. Il cite, sans les discuter, les railleries bien connues que l'érudit flamand a émises sur le prétendu défaut de mémoire et sur la vanité de Montaigne, qui prétend ne pouvoir se rappeler les noms de tous ses domestiques, etc. (1).

Bien que Moscherosch (1601-1669) appartienne plutôt à la catégorie des « Dichter » par son ouvrage principal (*Gesichte Philanders von Sittewalt*), fiction satirique librement imitée des *Sueños* de Quevedo, nous le placerons ici au milieu des érudits, puisque nous avons à le considérer surtout dans un de ses traités en langue latine. L'Alsacien Moscherosch

1. Baudii *Poemata*. Lyon, 1607. Notes à la pièce adressée à Mlle de Gournay, *Iambicorum lib. II*.

— bon luthérien, mais bon humaniste aussi —, apprit sans doute à goûter Montaigne pendant un séjour d'études à Paris, entre 1624 et 1626. Au début de la 5e des *Visions de Philander* (*Le Jugement final*), publiée pour la première fois vers 1640, à Strasbourg, il cite le passage où Montaigne dit que « les songes sont loyaux interprètes de nos inclina- « tions » (*Essais*, III, 13), et, à ce propos, il qualifie l'auteur d' « honnête et sage Français » (*redlicher Franzose*) et son livre d' « excellent » (*vortrefflich*). Mais, c'est dans la *Dissertatio de politico* (1) que ses éloges deviennent presque hyperboliques. Parmi les lectures qu'il recommande aux jeunes gens qui se préparent à la carrière politique, il inscrit les *Essais* du *Socratis Gallici* : « Œuvre telle que ni la France, « ni les autres royaumes de l'Europe n'en ont « jamais vu de plus belle. Œuvre envers laquelle « on n'acquittera jamais les louanges qu'elle mérite. « Œuvre qui rend tellement l'homme à lui-même « (*hominem tam reddit ipsi*), que sans elle je suis « profondément convaincu que le sens commun « serait atteint d'aveuglement (*cæcutire*). Celui qui « ne la connaît pas, je ne peux le tenir que pour un « pauvre et froid ami des lettres (*in literis languere* « *ac frigere præsumo*). »

Au cours de nos recherches, nous avons constaté que ces lignes de Moscherosch étaient généralement

1. Strasbourg, 1652. — C'est la réédition, très augmentée par Moscherosch, d'un opuscule publié, une trentaine d'années auparavant, par le juriste Georg Gumpelzhaimer.

attribuées à Schurtzfleisch (1641-1708), philologue, professeur à Wittenberg. L'erreur est imputable aux éditeurs posthumes de ce dernier (notamment à Grosschuf : *Nova librorum rariorum Conlectio,* t. III. Halle, 1709-1716), qui, en dépouillant les manuscrits de ses leçons, ont pris pour original ce qui n'était qu'une citation.

Vers le dernier tiers du XVIIe siècle, la *Logique de Port-Royal,* ou plutôt son édition latine : *Ars Cogitandi* très répandue dans l'Europe savante, contribue à propager Montaigne, mais sous un renom assez fâcheux. Aussi, pendant les décades suivantes, lorsque les professeurs et théologiens allemands parlent de lui, sont-ils préoccupés surtout des accusations de pyrrhonisme, d'impiété et d'immoralité, formulées par Nicole, et ensuite, avec plus de modération, par Malebranche.

Le professeur de Halle, Christian Thomasius (1655-1728), esprit vaste et novateur, fut un des premiers à prendre la défense de Montaigne, et à protester contre « la marque d'athéisme, par laquelle « les auteurs de la *Logique* voulaient flétrir cet écri- « vain célèbre ». (*Gemischte Händel*, t. III. *Über die Vorurtheile*, Halle, 1725).

Buddeus (1667-1729), professeur de théologie à Iéna, plus ou moins piétiste, dissertant sur la question de savoir s'il y a des athées, conclut ainsi sur Montaigne : « Qu'il ait été un homme profane, « nul n'en saurait douter après avoir lu les *Essais* « (*Tentamina*). Toutefois, quand ses dires pèchent

« contre la piété ou la prudence, ils paraissent provenir d'une sorte de jactance ou d'ostentation, plutôt que de conviction d'esprit. Montaigne semble, en « effet, rechercher je ne sais quelle gloire en faisant montre de liberté dans ses pensées. On ne « peut pourtant nier que son livre contient beaucoup « de choses justes et sages ». *Theses theologicæ de atheismo*, (C. I, § 25. Iéna, 1722).

On trouve une indulgence équivalente chez Reimmann (Jacob Friedrich, 1668-1743), théologien et érudit, surintendant ecclésiastique à Hildesheim. « Il « ne faut pas, dit-il, être trop exigeant à l'égard d'un « auteur qui n'a jamais compté au nombre des érudits, et qui tient lui-même son œuvre pour im- « parfaite. C'est au lecteur de suppléer par son bon « jugement. S'il trouve des passages trop libres, qu'il « les tempère par une appréciation bienveillante, ou « qu'il les marque parfois d'un petit signe correctif « (*obelo*). Mais on ne doit pas, pour quelques taches, « répudier l'ouvrage entier, alors surtout qu'on n'y « découvre pas de traces manifestes d'athéisme. » (*Historia atheismi*. S. III. C. 5 § 15. Hildesheim, 1725).

Citons enfin Jacob Brucker (1696-1770), pasteur à Augsbourg, considéré souvent comme le père de l'histoire de la philosophie, celui que Schopenhauer a appelé, pour son labeur et sa conscience : *der wackere Brucker*. Il déclare, dans son *Historia critica philosophiæ* (T. V. Leipzig, 1744), que Montaigne, quoique n'étant ni un philosophe ni un érudit, s'est

acquis un renom immortel. Puis après avoir relaté impartialement les louanges et les critiques dont les *Essais* ont été l'objet, il se range du côté de l'éloge, avec de Thou, du Perron, Juste Lipse, etc., mais en ajoutant cette réserve : « Nous avouons cependant « que ce livre demande un lecteur prudent et avisé, « sérieusement versé dans les doctrines morales, et « qui ne se laisse pas séduire par cette nouveauté « dans la dissertation, par ces hardiesses insolites, « par ces défauts élégants et agréables, jusqu'au « point de ne plus pouvoir discerner ce qui est pré- « cieux ou vil, droit ou oblique, vrai ou faux. »

Que Leibniz (1646-1716) ait plus ou moins lu Montaigne, c'est probable, mais lui doit-il quelque chose ? Dans une note intitulée : « *Leibniz und Montaigne* » (*Archiv fur Geschichte der Philosophie*. 1889), M. Gregor Itelson émet l'avis ou tout au moins l'hypothèse que Montaigne aurait suggéré à Leibniz l'idée première de son système des perceptions obscures ou « petites perceptions ». En effet, dans le court chapitre des *Essais* (II, 14) : « *Comme notre « esprit s'empêche soi-même* », Montaigne, combattant la liberté d'indifférence, symbolisée par l'âne de Buridan, conclut ainsi : « Il se pourrait dire, ce « me semble, plutôt, que aucune chose ne se pré- « sente à nous où il n'y ait quelque différence, pour « légère qu'elle soit, et que, ou à la vue ou à l'attou- « chement, il y a toujours quelque chose qui nous « tente et attire, quoique ce soit imperceptiblement ». Et ce dernier mot fournit à M. Itelson un argumen

de texte, puisque Leibniz donne, dans sa *Théodicée*, le nom *d'imperceptibles* à ces perceptions qu'ailleurs (*Nouveaux Essais*, par exemple) il appelle *insensibles*. Ce rapprochement ne manque pas d'ingéniosité. Mais, fût-il incontestable, la portée en demeure à peu près insignifiante. A concéder même que la doctrine des perceptions inconscientes fût en germe dans ces quelques mots vagues de Montaigne, le génie consistait à la développer, et à l'ériger en un système d'où se déduisent les conséquences les plus étendues. Au reste, ce germe se retrouverait bien avant Montaigne, dans la philosophie ancienne et dans la philosophie scolastique. Ne peut-on pas dire qu'il est né dès le moment où l'étude de l'âme a commencé ? En définitive, le plus vraisemblable est de supposer avec divers commentateurs, que la théorie des *petites perceptions* fut suggérée à Leibniz par celle du calcul infinitésimal.

Pendant cette période d'un siècle et demi, la littérature proprement dite n'apporte qu'une faible contribution à notre sujet.

On n'est pas trop surpris de voir dans les poésies de Hofmann von Hofmannswaldau (1618-1679) une version de la chanson amoureuse des cannibales ; le poète silésien était familier avec la littérature française et avait longuement pris l'air de Paris, vers sa vingtième année. Hofmann, qui a montré souvent une virtuosité plus grande, délaie et alourdit le texte alerte et charmant de Montaigne : « Cou-« leuvre, arrête-toi, arrête-toi, couleuvre, afin que

« ma sœur tire sur le patron de ta peinture la façon « et l'ouvrage d'un riche cordon que je puisse don- « ner à m'amie. »

« O aller Schlangen Pracht, komm doch was zu verweilen,
Hall an dein tschischend eilen,
Verbleib doch was allhier,
So thust du einen Dienst der Liebchen und auch mir. »

. . . .

Suivent trois strophes analogues (1).

Nous retrouverons cette chanson plus heureusement traduite ou imitée par Ewald de Kleist, par Herder et surtout par Gœthe.

Aux environ de 1720, Montaigne est en honneur auprès des futurs chefs de l'*Ecole Zurichoise*, alors à peine âgés d'une vingtaine d'années, et encore très imbus de l'influence française qui dominait dans les cercles lettrés de Zurich. Bodmer dit que c'est chez Montaigne qu'il a « appris à connaître le cœur « humain » ; Breitinger, que « le grand Montaigne « est le docteur de la nature ». Toutefois, on ne lit cela que dans leur correspondance (2). Dans les « *Diskurse der Malern* », ce recueil hebdomadaire, satirique et moral, à la manière d'Addison, qu'ils publièrent de 1721 à 1723, Montaigne n'est cité que très rarement, et beaucoup moins que Charron.

1. Cette pièce de Hofmannswaldan figure dans une préface où il esquisse l'histoire de la poésie lyrique chez tous les peuples. (*Gedichte*. Breslau, 1689).

2. Voir Hans Bodmer, *Die Gesellschaft der Maler in Zürich und ihre Diskurse*. Zurich, 1895.

Pourtant, il semble bien que Bodmer, même après qu'il devint le champion du germanisme littéraire, n'a jamais abandonné complètement Montaigne. En effet, le poète Hagedorn lui écrivait, le 24 septembre 1751, une lettre qui suppose chez l'un et l'autre une certaine confraternité en Montaigne. L'*anacréontique* de Hambourg, après avoir parlé de son propre goût à se montrer sincèrement tel qu'il était, continue ainsi : « En cela, du moins, « je suis semblable à Montaigne, quoique je ne « croie pas opportun, en notre siècle, de parler de « moi aussi souvent et autant qu'il l'a fait ; ce dont « je lui sais, d'ailleurs, beaucoup de gré. Je me suis « réjoui de voir que Schurtzfleisch, de qui je ne « l'aurais pas attendu, a eu pour lui une estime « aussi extraordinairement haute (*ihn so ungemein* « *hochgeschätzt hat*). Je trouve que j'ai beaucoup des « défauts de Montaigne, et je voudrais bien les « échanger contre ses perfections (1). »

Evidemment Hagedorn, partageant l'erreur signalée plus haut, attribuait à Schurtzfleisch ce qui était de Moscherosch.

Ce poète aimable a même consacré à Montaigne, « favori de la nature » une petite pièce de vers (dans ses *Epigrammatische Gedichte*), où il célèbre sa belle nonchalance et son doute plein de leçons (*nachlässig schön und lehrreich zweifelhaft*), et termine par un écho de Moscherosch : « Et peut-on juste-

1. Friedrich von Hagedorn, *Poetische Werke*, édition Eschenburg. Hambourg, 1800.

« ment qualifier de lettré celui qui n'accroît pas « dans ton livre son goût et son savoir? »

Und heisst wohl der mit Recht gelehrt,
Dem nicht dein Buch Geschmack und Kenntniss mehrt?

Montaigne, considéré sous un jour factice, c'est-à dire comme un ancêtre de l'incrédulité voltairienne, obtient dans la France de l'Encyclopédie un regain de faveur, auquel l'Allemagne de l'*Aufklärung* ne reste pas insensible. Aussi, la première traduction allemande des *Essais* apparaît-elle à Leipzig, en 1753. Cette traduction, parfois mentionnée comme anonyme (l'auteur n'ayant signé qu'à la fin de sa préface du 3e et dernier volume), est due à Titius (ou Tietz), alors âgé de 24 à 25 ans et *Privat-docent* à l'Université de Leipzig. C'était, avant tout, un mathématicien et physicien, qui professa longtemps comme tel à l'Université de Wittenberg. A cette époque, le cumul des sciences et des lettres n'était pas rare, et l'on peut citer, par exemple, deux de ses contemporains et collègues, Kæstner et Lichtenberg, qui, tout en occupant à Göttingue leurs chaires de mathématiques et de physique, se sont acquis leur plus durable renom dans les Lettres, l'un comme épigrammatiste, l'autre comme humoriste. Titius, mort en 1796 à l'âge de 67 ans, fut un polygraphe fécond et varié. La liste de ses écrits allemands ou latins remplit près de cinq pages dans le *Lexikon* de Meusel; ils concernent non seulement les mathématiques, les

sciences physiques et naturelles, mais aussi les questions économiques, morales, philosophiques ; ils comprennent, en outre, des traductions de l'anglais et du français, notamment celle du Discours de J.-J. Rousseau sur les sciences et les arts.

Lessing annonça les deux premiers volumes de la traduction Titius dans la « *Berlinische privilegierte Zeitung* » des 19 mai et 20 novembre 1753. Voici les passages essentiels de ses deux compte-rendus sommaires (1), qui sont simplement ceux d'un journaliste alerte et superficiel. Lessing était tout jeune encore, — exactement de l'âge de Titius — et absorbé par de multiples travaux. Du reste, il semble n'avoir jamais eu de familiarité avec Montaigne, et nous ne voyons pas qu'il en ait reparlé ultérieurement.

« Les Essais de Montaigne sont un des plus « anciens et des plus beaux ouvrages français. Jus-« qu'à ce jour, aucun de nos traducteurs n'avait « voulu s'y attaquer, peut-être parce qu'il faut, pour « les comprendre, acquérir une seconde langue « française......... Montaigne a déjà été l'objet de « trop d'éloges pour que nous prenions la peine « inutile d'y ajouter les nôtres. Contentons-nous de « louer la traduction qui rendra un véritable ser-« vice, même aux gens capables, à la rigueur, de « lire Montaigne dans sa langue. Les bonnes éditions « françaises sont trop coûteuses, et les mauvaises « trop désagréables et trop difficiles à lire............

1. Reproduits dans les *Œuvres* de Lessing, éd. Lachmann, t. V, ou éd. de la *Deutsche Nat. Bibl.*, t. IV, 1.

« On doit se réjouir de voir se continuer si heu-
« reusement cette belle traduction d'un des plus
« grands écrivains français, qui n'a rien perdu de
« sa véritable valeur, malgré le goût mobile de ses
« compatriotes, et malgré l'aspect suranné que lui
« donne son langage plutôt gaulois (*gallisch*) que
« français..... On peut affirmer, dans toute la rigueur
« des termes, que vous n'avez rien lu de beau d'un
« Français, si vous n'avez pas lu Montaigne. »

« Belle traduction », c'est trop dire. Il serait facile, et long, de relever les inexactitudes et les omissions de Titius, mais, en somme, l'œuvre est consciencieuse, et même elle ne manque pas de passages heureux. Alors qu'il s'agit d'un des auteurs les plus malaisément traduisibles qui soient au monde, c'est le cas d'invoquer, au bénéfice de Titius, le précepte de Baltasar Gracián : « Le sage estime volontiers, « parce qu'il sait ce que les choses coûtent à les « faire bien, » (*lo que cuestan las cosas, de hacerse bien. Oraculo Manual*, 195). On éprouve même un étonnement presqu'admiratif si l'on songe à la jeunesse de Titus, et à sa qualité de *scientifique*. Sa traduction, quoique n'ayant pas obtenu les honneurs de la réimpression, a certainement contribué d'une manière efficace à propager Montaigne en Allemagne, pendant les quarante ans qui se sont écoulés jusqu'à la traduction de Bode.

Ce qui confirme les progrès de la renommée de Montaigne, c'est que son *Voyage*, publié pour la première fois par Querlon en 1774, fut traduit

(anonymement) à Halle, dès 1777. Cet ouvrage ne pouvait que plaire à l'Allemagne, en raison des appréciations favorables que Montaigne émet sur les coutumes, la police et l'édilité du pays.

Il est évident, néanmoins, qu'à cette époque l'intérêt du public allemand était beaucoup moins sollicité par Montaigne que par Voltaire, d'Alembert, Diderot, Rousseau. Ainsi, le grand Frédéric n'avait pas les *Essais* dans sa bibliothèque privée, exclusivement française, et riche en auteurs du XVIIe et du XVIIIe siècle. L'époque antérieure n'y est représentée que par Brantôme (1).

Ainsi encore, Lichtenberg, assez grand liseur, qui cite fréquemment nos Encyclopédistes dans ses *Aphorismes* et s'en inspire parfois, n'a eu que peu de commerce avec Montaigne, malgré certaines affinités d'esprit qu'il semblerait avoir avec lui. D'après une note de ses *Cahiers*, Lichtenberg ne s'est procuré un exemplaire de Montaigne (en français probablement) qu'en 1779, c'est-à-dire à l'âge de 37 ans. La principale et presque la seule réflexion que sa lecture lui ait suggérée, est celle-ci : « Parmi tous les « chapitres que nous a laissés cet agréable bavard « de Montaigne (*angenehmer Schwätzer*), celui qui « traite de la mort a toujours été, malgré d'excel- « lentes pensées, celui qui m'a plu le moins. On y « voit, à travers tout, que ce brave philosophe a « très peur de la mort ; par l'énorme anxiété avec

1. Voir Büsching, *Character Friedrichs des Zweiten*. Halle, 1788.

« laquelle il en tourne et retourne la pensée jusqu'à « faire des jeux de mots, il a donné un très mauvais « exemple. Celui qui vraiment n'a pas peur de la « mort ne s'avisera guère d'invoquer à son sujet « les mesquines consolations qu'apporte ici Mon- « taigne (1). »

A ceux que choquerait cette appréciation ou boutade, il est à propos de rappeler que Brunetière a dit, encore plus sévèrement : « Ce frisson de la « mort n'est pas un sentiment très noble. Et pour- « tant c'est cette crainte qui hante Montaigne (2). »

Le mot célèbre : « Chaque homme porte la forme « entière de l'humaine condition » (*Essais*, III, 2) était sans doute présent à la pensée de Lichtenberg, lorsqu'il écrivait l'aphorisme suivant, dans lequel on peut voir un judicieux amendement de la formule trop absolue de Montaigne : « Dans chaque « homme, il y a quelque chose de tous les hommes. « C'est un principe auquel je crois depuis fort « longtemps ; quant à sa démonstration complète, « on ne peut, il est vrai, l'attendre que de la sincère « description de soi-même, à supposer d'ailleurs « qu'elle fût entreprise par un grand nombre de per- « sonnes. » (*Vermischte Schriften*, I, p. 170).

On remarque dans les *Cahiers* de Lichtenberg une note faisant allusion à un plagiat qui aurait été commis par Zimmermann aux dépens de Montaigne : « Dans la *Bibliothèque universelle allemande*,

1. *Vermischte Schriften*, I, p. 286, 2e éd. Göttingue, 1844.
2. *Histoire de la littérature française*, I, p. 608.

« il est dit, à propos du compte rendu d'un ouvrage « d'éducation, que Zimmermann aurait emprunté à « Montaigne la matière de son livre *sur la Solitude*. »

En se reportant à la *Bibliothèque Universelle* (année 1790, t. I, p. 220), on y trouve une courte notice signée *Sw.* (initiales usitées par le Pasteur Hupel), sur une brochure pédagogique publiée par un instituteur Esthonien. Nous en extrayons, un peu abrégé, le passage dont il s'agit : « Pourquoi « l'auteur tire-t-il une si profonde révérence devant « tout auteur qu'il cite ?..... Ainsi, il proclame son « admiration pour le livre du Chevalier de Zimmer- « mann *sur la Solitude*..... A-t-il bien réfléchi ? « Et si de pareils éloges étaient justifiés, Montaigne « devrait y être associé, car c'est à lui que Zimmer- « mann a emprunté, pour la plus grande part, la « matière de son livre. »

Cette accusation est mal fondée, inexcusable même. Elle s'explique uniquement par les antipathies que Zimmermann s'était attirées en raison de ses polémiques violentes, de son humeur irritable et de sa vanité. Certes, nous n'affirmons pas absolument que si l'on examinait à la loupe son traité volumineux, suranné, déplaisant par de sottes diatribes contre les ordres religieux, on ne réussirait pas à y découvrir quelques légers échos de Montaigne. Mais, dans l'ensemble, le plan et les développements de Zimmermann n'ont rien de commun avec le petit chapitre des *Essais : De la Solitude*. Il y a même une dissemblance fondamentale entre les

deux auteurs. Le goût de Montaigne pour la solitude, relative et intermittente, n'a rien que de très normal ; c'est simplement celui du sage, « amant des loisirs studieux » comme on disait jadis. Zimmermann est un solitaire plus absolu. C'est même un hypocondriaque assez caractérisé ; lui-même paraît s'en rendre compte, puisque son livre est, en partie, celui d'un médecin qui analyse les penchants à la solitude, et qui cherche à déterminer, au point de vue pathologique, ses avantages et ses inconvénients.

Dans le camp des adversaires de l'*Aufklärung*, Montaigne compte en Hamann (1730-1788) un ami, assez inattendu de prime abord. Entre le grand Périgourdin et le « Mage du Nord », passionné, biblique, mystique, oraculaire, les contrastes abondent et sautent aux yeux. Mais Hamann était un grand *Bücherwurm* (comme il le dit dans une lettre à Lavater), et très éclectique dans ses lectures. Il possédait parfaitement la langue française, dont il s'est servi pour plusieurs de ses opuscules. De plus, il y avait tout au moins un point sur lequel il pouvait fraterniser avec Montaigne : la méfiance et le mépris de la raison. Il a donc pratiqué les *Essais* avec une certaine persévérance. Il cite ou mentionne Montaigne, à maintes reprises, dans ses écrits ou sa correspondance (1), en lui accolant des épithètes sympathiques : « le vieux, l'honnête, le sage (*der*

1. Voir Unger (Rudolf), *Hamann und die Aufklärung*. Iéna, 1911.

« *alte, ehrliche, weise, kluge*), *le bonhomme Mon-* « *taigne* » (*sic*, dans l'opuscule en français : *Le Kermès du Nord*).

Donnons seulement la citation la plus importante, dans laquelle Montaigne est invoqué à l'appui d'un assaut contre la morale rationaliste. Hamann dit : « Car l'obéissance par saine raison, que l'on « essaie d'ériger, est une exhortation à la rébellion « manifeste ; c'est rompre les liens de toute subordi- « nation, celle-ci n'étant pas possible sans reniement « et soumission de la raison ; et la vraie raison ne « doit montrer sa santé et sa force que par la « pratique et l'accomplissement des lois, sans sub- « tiliser sur leur convenance. — *Si tu juges la loi,* « *tu n'es pas observateur de la loi, mais tu t'en fais le* « *juge* (Epitre de Jacques, V, 11)(1). » Et, dans une note que nous abrégeons, Hamann reproduit les opinions conformes de Montaigne : « On corrompt l'office du commander, quand on y obéit « par discrétion, non par subjection (I, 17). — La reli- « gion chrétienne a toutes les marques d'extrême « justice et utilité, mais nulle si apparente que « l'exacte recommandation de l'obéissance du magis- « trat et manutention des polices... Car qui se mêle « de choisir et de changer usurpe l'autorité de « juger... » (I,23).

L'apparition de la traduction de Bode, dans les années 1793 et suivantes, peut être considérée

1. *Zweifel und Einfälle* —. Œuvres de Hamann, éd. Roth, IV, p. 333-4. Berlin, 1821-43).

comme l'événement principal de l'histoire de Montaigne en Allemagne. C'est un assez curieux personnage que Bode (Christoph), dont la biographie par Böttiger est insérée en tête du 6e volume de la traduction (1). Né en 1730 dans le Brunswick, fils de pauvres paysans, jusqu'à l'âge de quinze ans il garda les moutons et ne reçut d'autre instruction que celle de l'école du village. Trop faible physiquement pour être bon aux travaux agricoles (dans sa famille on l'appelait le *dumme Christoph*), il obtint d'être mis en apprentissage chez un musicien. Après quelques années d'études musicales, soit à Brunswick, soit à Helmstœdt, il jouait non seulement du basson et du violon, qui furent ses instruments préférés, mais aussi du hautbois, de la flûte et du piano. Il fut pendant trois ans hautboïste dans un régiment hanovrien. Entre temps, il employait tous ses loisirs à se donner une instruction littéraire, à apprendre les langues. A Hambourg, où il s'était fixé comme maître de musique, instrumentiste, et parfois chef d'orchestre, il commence en 1759 sa carrière de traducteur, surtout par de petites pièces de théâtre, françaises et italiennes. Un peu enrichi par son mariage avec une de ses élèves de piano, Bode renonce à la pratique musicale pour se faire imprimeur et libraire. Par parenthèse, il se maria trois fois et eut toujours le malheur de perdre femme

1. Böttiger (Carl Aug.), alors Directeur du gymnase de Weimar, devint plus tard Associé de notre Académie des Inscriptions, à titre d'archéologue.

et enfants. De 1768 à 1776, il donne les traductions de Sterne, de Smollet et de Goldsmith, qui passent encore aujourd'hui pour excellentes. En 1778, il quitte Hambourg pour Weimar, où il se consacre dès lors aux traductions. Ce sont notamment celles de *Tom Jones*, des *Incas*, et même des *Mémoires de Latude*. Enfin, vers le milieu de l'année 1792, il entreprend la traduction des *Essais* ; il y travaille treize mois sans répit, et meurt, le 13 décembre 1793, l'ayant entièrement achevée, mais non encore livrée à l'impression. Il se préparait à traduire Rabelais, en lisant Hans Sachs et les *Tischreden* de Luther. Sur la manière dont Bode procédait, spécialement pour Montaigne, Böttiger fournit des renseignements qui peuvent être médités avec profit par les traducteurs :

« Il commençait par lire un chapitre, dans la « vieille édition parisienne in-folio (Camusat, 1635), « lentement et avec la plus attentive méditation « sur le développement des idées de son auteur. « Puis, il se promenait de long en large dans son « vaste cabinet, en réfléchissant, cette fois, à l'en- « semble du chapitre, de manière à s'en assimiler « l'esprit. Après quoi, il prenait la plume, et, avec « l'original sous les yeux, il traduisait presque sans « s'arrêter, sauf à laisser en blanc sur le papier « quelques expressions ou tournures difficiles. « C'était son premier jet qui, lors des révisions « ultérieures, ne subissait que rarement des modi- « fications essentielles. Il s'occupait ensuite de « remplir les lacunes laissées, à quoi il n'épargnait

« ni sa peine ni son temps. Souvent il passait des « heures à rechercher l'expression la mieux adaptée. « Frisch était, en l'affaire, son vieux et fidèle com- « pagnon (1). Quand le travail était à ce point, il « le laissait reposer pendant quelques semaines, « pour le soumettre enfin à une dernière révision, « qui n'était rien moins que superficielle. »

Bode est très supérieur à son devancier Titius. Il manie la langue allemande avec plus d'aisance et de soin. Il est plus constamment fidèle à l'original, et il s'efforce même, avec succès assez fréquent, d'en reproduire l'allure, les tours particuliers, les expressions populaires et jusqu'aux gasconismes. Quant aux mots « sales et déshonnêtes », il accueille largement les premiers ; il est plus réservé pour les seconds, qu'il transpose de la crudité à la grivoiserie. Il désirait, selon Böttiger, qu'une dame n'eût pas à rougir d'avoir cette traduction sur la table de son boudoir. Programme qui, à l'époque, n'était point trop difficile à remplir.

La traduction de Bode (rééditée en 1908 par Weigand et Flake) mérite donc sa réputation, qui n'a cessé de persister en Allemagne. C'est assurément un des meilleurs ouvrages dans ce genre ingrat. Et Jean-Paul Richter a pu dire, sans trop d'exagération : « Bode, dont les traductions de

1. Frisch, *Nouveau Dictionnaire des passagers français-allemands et allemands-français*. 1712. Plusieurs fois réédité juqu'en 1793. — Malgré son titre, cet ouvrage a une valeur philologique.

« Sterne et de Montaigne sont des chefs-d'œuvre « de reproduction. » (*Esthétique*, I, § 56).

Il eût été intéressant pour notre objet que Bode eût écrit une préface, dans laquelle il aurait sans doute donné quelques renseignements, positifs ou négatifs, sur les précédents de Montaigne en Allemagne. Mais il n'en a rien fait, de propos délibéré. Dans quelques lignes familières à son éditeur, publiées en tête du deuxième volume, il dit à peu près : A quoi bon une préface ? Les mérites de Montaigne sont bien connus ; sa vie, il en raconte tout ce qui peut intéresser le lecteur. Quant à apprécier moi-même mon propre travail (*mich selbst recensiren*), ce n'est pas dans mes goûts ; on est trop exposé à ces deux dangers : « L'encens qu'on « se brûle à soi-même a mauvaise odeur (*Eigenlob* « *stinkt*), et : qui se coupe le nez déshonore son « visage. Lorsqu'un danseur dit que s'il ne danse « pas plus légèrement, c'est qu'il a des sabots, le « public est en droit de lui crier : Quitte tes sabots « et va prendre des chaussons ! »

Bode n'a pas perdu à ne point « se recenser » lui-même. Sa traduction n'était encore publiée qu'à moitié lorsqu'une série d'articles aussi élogieux qu'approfondis lui fut consacrée dans l'*Allgemeine Literatur-Zeitung*, d'Iéna (n[os] 95, 96 et 290, du 20 mars et du 3 septembre 1794), le journal le plus autorisé de l'Allemagne littéraire et savante, l'organe des partisans de la philosophie Kantienne. Selon l'usage, ces articles ne sont pas signés, pas

même d'initiales ; mais il semble, d'après quelques indices, qu'ils sont attribuables à Schütz (Christian Gottfried), directeur du journal et professeur de philologie ancienne à l'Université d'Iéna. L'auteur paraît familiarisé avec Montaigne ; il le goûte sans réserves, excuse ses licences en matière de morale, et refuse de s'associer aux critiques partiales (*einseitig*) d'un Balzac, d'un Malebranche, et même d'un Pascal et d'un Bayle. Il est très flatteur pour Bode, ce qui ne l'empêche pas de relever quelques menues erreurs, en philologue expert et qui a comparé plusieurs éditions des *Essais*. Pour mieux faire ressortir le mérite de la traduction Bode, il en publie de longs extraits et place en regard le texte de Montaigne et celui de Titius. Il se plaît notamment à montrer la dextérité avec laquelle Bode s'est tiré de certains passages scabreux, de ceux entre autres où Montaigne (I, 21. *De la Force de l'Imagination*) disserte sur « l'indocile liberté » de nos membres. Cette dextérité étant assez loin de ressembler à de la timidité, nous nous abstiendrons de reproduire ce spécimen des équivalents de Bode, de ses transpositions empruntées parfois au langage de la musique.

Pendant la période qui a été appelée l'âge d'or de la littérature allemande, Montaigne a compté des admirateurs illustres et qui, le plus souvent, le lisaient dans l'original.

Herder n'a pas ignoré Montaigne, qui peut-être lui avait été signalé par Hamann. Mais il semble

ne s'y être intéressé que sur un point particulier. Dans sa préface des *Volkslieder* (1779), il cite ce passage des *Essais* (I, 54) : « La poésie populaire « et purement naturelle a des naïvetés et grâces par « où elle se compare à la principale beauté de la poésie « parfaite selon l'art. » Herder ajoute que ce témoignage sur les *Volkslieder* suffit à lui seul, sans qu'il soit besoin d'en invoquer d'autres. Il s'est occupé aussi de Montaigne pour traduire en vers la chanson de la couleuvre ; mais cette traduction est restée dans ses papiers et n'a été publiée que longtemps après sa mort (1). Son principal mérite est d'être plus fidèle que celles de ses devanciers.

Mentionnons à ce propos qu'entre Hofmannswaldau et Herder s'est placé un autre interprète de la même chanson, Ewald de Kleist (1715-1749), dont la version est en petits vers agréables, mais qui remplacent par une élégance un peu mièvre la saveur primitive de l'original.

Goethe racontant qu'à Strasbourg il se détourna de la langue française, dit qu'en sa première jeunesse Montaigne, Amyot, Rabelais, Marot étaient ses amis et excitaient sa sympathie et son admiration (*Dichtung und Wahrheit*, III, 1). Montaigne n'a pas été pour lui un livre de chevet ; Gœthe n'en a jamais eu, et pour maintes raisons ne pouvait en avoir aucun. Toutefois, ses œuvres témoignent, à diverses époques, qu'il n'a pas oublié Montaigne

1. Œuvres de Herder, dans la *Deutsche National Bibliothek*, tome 74, 2e partie.

et qu'il lui a conservé les mêmes sentiments. En 1783, il publie dans le *Tiefurter Journal* la traduction, en vers trochaïques non rimés, des deux chansons des Cannibales : « *Kommt nur kühnlich,* « *Kommt nur alle!* » (« Qu'ils viennent hardiment tré- « tous.... »), et : «*Schlange warte, warte Schlange* (1) ! Il reviendra sur cette dernière chanson pour en faire une seconde version, plus libre, mais plus ciselée, qui sera insérée en 1826 dans *Kunst und Alterthum* (V, 3).

Citons ce modèle de traduction poétique :

Schlange, halte stille !
Halte stille, Schlange !
Meine Schwester will von dir ab
Sich ein Muster nehmen ;
Sie will eine Schnur mir flechten,
Reich und bunt, wie du bist,
Das ich sie der Liebsten schenke.
Trägt sie die, so wirst du
Immerfort vor allen Schlangen
Herrlich schön gepriesen.

Enfin Gœthe, en 1822, a consacré, d'une manière un peu imprévue, une assez longue mention à Montaigne voyageur, dans sa préface au livre intitulé *Der deutsche Gil-Blas*, de Johann Christoph Sachse (2). A propos de la sincérité, de la naïveté dont cet ancien ouvrier et domestique fait preuve dans le récit de ses pérégrinations, Gœthe en vient au voyage de Montaigne, et regrette qu'un ouvrage si curieux n'ait pas été accueilli avec une attention suffisante, même en France. Il résume ainsi ce qui en fait, à ses yeux, la valeur principale : « Montaigne,

1. Ed. de la *Deutsche Nat. Bibliothek*, vol. 84, 11.
2. Id., vol. 113.

« un chevalier plein de fidélité et de zèle pour « l'église romaine comme pour la royauté, entre- « prend son voyage huit ans après la Saint-Barthé- « lemy ; et il recherche avec empressement, en Alle- « magne, de libres entretiens avec les catholiques « aussi bien qu'avec les pasteurs et instituteurs « protestants sur les divergences de croyances et « d'opinions religieuses ; il se sert, à cet effet, de la « langue latine qui lui est familière. Et alors, quoi- « que tenant fermement à certains préjugés, à « certaines habitudes, il considère avec l'esprit le « plus libre, avec la justice et l'équité la plus « sereines, des états de choses si étrangers pour « lui, et il sait à tel point les apprécier qu'il préfère « entièrement les mœurs et façons allemandes à « celles de la France, soit pour les édifices, le mobi- « lier, les domestiques et la table, soit aussi pour « les règlements de police et la propreté. »

Il faudrait parler longuement de Gœthe, si on partageait l'opinion à laquelle un érudit très estimable s'est laissé entraîner par son zèle pour Montaigne. Dans son *Introduction aux Essais* (1), M. Edme Champion compare Montaigne à Faust : « Il aspirait, comme Faust, à une vie moins uni- « forme, moins languissante, sans cesse variée. Le « besoin de goûter jusqu'en ses derniers jours « *une perpétuelle variété des formes de notre na-* « *ture*, l'avidité de voir des choses nouvelles et

1. Paris, 1900.

« inconnues portaient *témoignage d'inquiétude.....* »

Non content d'avoir découvert cet écho général, M. Edme Champion précise deux échos particuliers. Le premier, au *Prologue dans le Ciel :* « *Ihn treibt die* « *Gährung in die Ferne...* (« L'inquiétude le pousse « dans l'espace ; il connaît à moitié sa folie : il deman- « de au Ciel les plus belles étoiles et à la terre les plus « sublimes jouissances : et tout ce qui est proche, « tout ce qui est éloigné ne satisfait point son cœur « profondément agité. » — Trad. Porchat). M. Edme Champion ajoute textuellement, et sans plus : « Ce « que Méphistophélès dit là de Faust est la traduction « presque littérale de ce que Montaigne dit de lui- « même dans son livre III. Ceci également : « *Ihm* « *hat das Schicksal einen Geist gegeben...* ». Le sort « lui a donné un esprit qui se porte sans cesse en « avant avec une ardeur indomptable, etc. » (*Faust, Cabinet de travail.*)

Passons ; c'est simplement un cas de ce que Faguet appelait « la manie du rapprochement ». Chose curieuse ! M. Edme Champion n'est pas tout à fait seul à avoir rapproché Gœthe et Montaigne. Dans le *Montaigne* de Guillaume Guizot, recueil posthume d'études et fragments (1), on lit cette réflexion, isolée et dépourvue de tout commentaire : « Montaigne est une espèce de Gœthe superficiel ». On ne peut savoir, si c'était là une idée en germe, que l'auteur eût développée, ou une boutade fugitive qu'il eût suppri-

1. Paris, 1899.

mée, s'il lui avait été donné d'achever son œuvre.

Mme de Staël a écrit : « L'esprit de Jean Paul « ressemble souvent à celui de Montaigne » (*De l'Allemagne*. II, 28). En s'y appliquant, on découvrira toujours et partout des ressemblances qui échappent aux yeux ordinaires ! Il faut accorder, sans doute, que Montaigne et Jean Paul ont un point commun : la manière décousue, le dédain de la composition. Ce qui ne leur est nullement spécial. Mais, à part cela, quelle comparaison est-elle possible ? Et si Montaigne avait vécu deux siècles plus tard, quel cas aurait-il fait du *Titan*, et même des *Flegeljahre* ? Mme de Staël n'aura procédé ici que par vague intuition, méthode plus brillante que sûre. Jean Paul Richter ne paraît même pas avoir réservé à Montaigne une part privilégiée dans son immense lecture. Il en fait pourtant, ici et là, de rares mentions ou citations, sans importance. Notamment, une de ses héroïnes du *Titan* (IV, 111), Linda, qui ne lit que des auteurs français, a sur son étagère Montaigne, à côté de *La Vie de Mme Guyon*, du *Contrat social* et de *L'influence des passions*, par Mme de Staël. Sélection pleine de contrastes, comme l'âme de cette Titanide !

Est-il nécessaire de dire que Montaigne ne mérite, à aucun degré, le titre de précurseur de Kant ? Il vise à démontrer l'impuissance de la raison humaine ; Kant, à mesurer exactement sa puissance. Montaigne raille et méprise l'instrument ; Kant l'analyse, le définit, et enseigne la manière de bien

s'en servir. Tout ce qu'on peut noter, c'est que Kant connaissait Montaigne. Dans sa *Critique de la raison pratique* (Livre I, ch. 1), il inscrit « L'éducation d'après Montaigne » parmi les principes empiriques de la moralité, c'est-à-dire parmi ceux qui sont incapables de fournir le principe universel de la moralité.

Citons aussi ce passage de l'*Anthropologie :* « La « crainte de la mort, naturelle à tous les hommes, « aux plus malheureux comme aussi au plus sage, « n'est donc pas l'effroi de mourir ; mais, comme « le dit avec raison Montaigne, c'est l'effroi causé « par la pensée d'être mort. Car le candidat de la « mort s'imagine qu'il aura encore cette pensée « quand il ne sera plus qu'un cadavre ». A la vérité, dans ses fréquentes réflexions sur le sujet, Montaigne a généralement attribué la peur de la mort à l'imagination de ce qui la précède, douleur, apprêts, bien plutôt que, comme Kant le lui fait dire, à la pensée de ce qui la suit. Pourtant, on peut relever ces mots à l'appui du sens en question : « Ni ce qui va devant, ni ce qui vient après, n'est « des appartenances de la mort. » (*Essais*, I, 14).

En résumé, aux confins du XVIIIe et du XIXe siècle Montaigne était très répandu dans les milieux lettrés. On en voit la preuve dans un mémoire lu à l'Académie de Berlin, le 30 juin 1803, par Jean Bastide, magistrat, philologue amateur, issu d'une famille de réfugiés. Ce mémoire (en français, selon l'usage de l'Académie à l'époque) est intitulé : *Montaigne*

commenté à neuf. L'auteur s'y livre exclusivement à des observations de détail, philologiques ou familières, sur divers passages des *Essais*, sans considérations ou remarques générales d'aucune sorte sur Montaigne et son livre, ce qui montre qu'il les tient pour parfaitement connus des auditeurs.

Au XIXe siècle, surtout dans sa dernière période, le développement des études historiques et critiques suscitera en Allemagne un nombre assez important de travaux relevant de la *Montaignologie*. Mais on ne rencontrera que peu d'écrivains ayant pratiqué Montaigne sans un but spécial d'étude, par plaisir, *pro remedio animæ*, éventuellement pour y trouver quelque aliment de leur pensée. Il est clair, en effet, que Montaigne était trop prosaïque pour les romantiques de toutes écoles, et trop inactuel pour les *Tendenzdichter*. Puis, et ceci peut se dire aussi pour la France : à une époque où le champ des lectures s'est singulièrement agrandi, et où, d'autre part, les conditions de la vie ne laissent plus les mêmes loisirs que jadis, il ne saurait y avoir, en dehors des spécialistes, que peu de personnes qui aient le goût et le temps de s'adonner à un vieil auteur, volumineux, touffu, archaïque. Et, le plus souvent, ces amateurs se recrutent parmi des gens qui ne font pas profession d'écrire et demeurent inconnus.

Parlons d'abord des écrivains qui ont été, non des commentateurs, mais de simples amis ou lecteurs de Montaigne, plus ou moins désintéressés. Si cette catégorie est peu nombreuse, en revanche elle

compte deux noms célèbres : Schopenhauer et Nietzsche.

Parmi les auteurs français que Schopenhauer a lus et cités avec prédilection, Montaigne, trop optimiste sans doute, est primé par Voltaire, Helvétius, Chamfort, mais il vient encore en bon rang. Schopenhauer le lisait dans l'original, puisqu'il dit incidemment : « *Montaigne ist ganz lesbar.* » Il se plaît à constater que Montaigne a été un grand dormeur, comme c'est le besoin des cerveaux les plus développés et les plus actifs. Ailleurs, il renvoie aux réflexions que Montaigne fait dans le même sens que lui sur l'amour, « vaine occupation, messéante, « honteuse ». (*Essais*, III, 5). Enfin, dans le *Fondement de la morale*, à l'appui de sa thèse que le caractère inné est le facteur essentiel de la moralité, il cite ce passage des *Essais* (II, 11) : « Serait-il vrai « que pour être bon tout à fait, il nous le faille être « par occulte, naturelle et universelle propriété, « sans loi, sans raison, sans exemple ? (1) »

On lit dans Léopold de Ranke une remarque intéressante, et qui devait avoir à l'époque (1852) un mérite de nouveauté qu'elle a peut-être perdu depuis lors : « Montaigne n'a pas représenté l'homme en « général, mais le Français avec tous les doutes et « toutes les erreurs qui l'oppressent, avec les jouis- « sances qui le charment, avec les vœux et les espé- « rances qu'il nourrit, avec tout son être si vif

1. Schopenhauer, éd. Grisebach, II, page 146. — II, p. 289. — III, p. 632.

« d'esprit et de sensualité. » (*Französische Geschichte*, tome I, p. 277.)

L'éminent historien aurait dû, sans doute, ajouter qu'un esprit tel que celui de Montaigne dépasse à maints égards les bornes de sa nation, de son temps, de sa caste. Toutefois, on ne saurait refuser à sa remarque une part de vérité.

Le poète et romancier zurichois Conrad Ferdinand Meyer (1825-1898) a eu l'idée originale d'introduire Montaigne comme personnage épisodique dans sa nouvelle historique : *Das Amulet* (1873), — dont le mérite serait plus grand si elle n'imitait parfois d'un peu près la *Chronique de Charles IX*, de Mérimée Nous y voyons Montaigne à Paris, peu de jours avant la Saint-Barthélemy, en visite chez son ami Châtillon, calviniste, conseiller au Parlement. Montaigne, sur le point de regagner le Périgord, redouble d'instances pour l'emmener avec lui dans son château, où ils liront Horace ensemble. — Y a-t-il une conjuration en train contre nous autres Huguenots, lui demande-t-on ? — Pas que je sache, répond Montaigne, mais vous avez contre vous les quatre cinquièmes de la nation ; vous voulez les contraindre à ce qu'ils ne veulent pas, c'est à-dire à la guerre en Flandre : cela rend l'atmosphère orageuse. « Et, « ne vous formalisez pas, si je vous dis que, vous « autres Huguenots, vous manquez au premier principe de la sagesse dans la vie, à savoir qu'il ne « faut pas offenser le peuple au milieu duquel on vit, « en méprisant ses coutumes. » — « Rangez-vous la

« religion parmi les coutumes d'un peuple ? », lui demande avec indignation un jeune calviniste présent à l'entretien. « Dans un certain sens, oui, « réplique Montaigne, mais, cette fois, je ne pensais « qu'aux usages de la vie quotidienne. Vous, Hugue-« nots, vous portez des vêtements sombres, vous « arborez une mine sévère, vous ne comprenez « aucune plaisanterie, et vous êtes aussi raides que « vos cols. Bref, vous faites bande à part, et cela « ne se pardonne pas, dans une capitale pas plus « que dans un village. »

Nietzsche est un des plus fervents admirateurs que Montaigne ait jamais eus. A la fin de décembre 1870, c'est-à-dire à l'âge de vingt-six ans, étant à Tribschen (près Lucerne) chez Richard Wagner, il écrit à sa mère et à sa sœur que ses hôtes lui ont donné en cadeau de Noël « une magnifique « édition complète de Montaigne — que je vénère. « (*Den ich sehr verehre*) (1). »

A travers les évolutions successives de sa pensée, Nietzsche restera toujours fidèle à Montaigne. Dans son dernier ouvrage : *Ecce homo*, composé en octobre-novembre 1888, soit quelques semaines avant le naufrage de sa raison, il écrit : « Au fond, « c'est à un petit nombre de vieux auteurs français « que je reviens toujours : je ne crois qu'à la cul-« ture française........ Si j'ai quelque chose de « l'humeur capricieuse (*Muthwille*) de Montaigne

1. Probablement l'édition J V. Le Clerc : Paris, 1865-1866, 4 vol. 8°.

« dans l'esprit, et qui sait ? peut-être aussi dans le « corps......, cela n'empêche pas les plus récemment venus parmi les Français d'être aussi une « charmante société pour moi. »

On voit combien Nietzsche s'exagérait ses affinités avec Montaigne, dont il n'avait certes pas la nature saine et pondérée.

En 1874, l'admiration de Nietzsche pour Montaigne est dithyrambique : « Je ne connais qu'un « seul écrivain que, sous le rapport de la probité, « je place au rang de Schopenhauer, et même plus « haut : c'est Montaigne. Qu'un tel homme ait « écrit, vraiment le plaisir de vivre sur cette terre « en a été augmenté. Pour moi du moins, depuis « que j'ai fait connaissance avec cette âme si libre « et si puissante, j'en suis venu à tel point que je « dois dire ce que lui-même dit de Plutarque : « Je ne « le puis si peu raccointer que je n'en tire cuisse ou « aile (1). » C'est à son côté que j'irais me ranger s'il « fallait réaliser la tâche de s'acclimater sur cette « terre. — Schopenhauer a encore, outre la probité, « une autre qualité en commun avec Montaigne : « une gaieté franche et communicative. *Aliis lætus, « sibi sapiens.* » (*Schopenhauer als Erzieher*, § 2).

C'est là un témoignage à opposer à J.-J. Rousseau qui dans un passage bien connu des *Confes-*

1. Nous rétablissons le texte de Montaigne, sur lequel Nietzsche a commis le contre-sens suivant : « ..... que je ne me sente une jambe « ou une aile de plus (*so ist mir ein Bein oder ein Flügel gewachsen*). » Ce contre-sens n'existant ni dans Titius, ni dans Bode, il en résulte que, cette fois, Nietzsche avait exclusivement recouru à l'original.

sions, dénonce la fausse sincérité de Montaigne.

Un ou deux ans plus tard, Nietzsche évoque Montaigne dans des pages où il préconise l'étude de la philosophie et de l'histoire en tant que moyens d'arriver à une sagesse supérieure : « Ce que Montaigne « est seul à représenter au milieu des agitations de « l'esprit de la Réforme, le repli et le repos en soi-« même, une façon d'être paisiblement à soi et de « reprendre haleine — et c'est ainsi que l'a certai-« nement compris son meilleur lecteur, Shakespeare « —, c'est ce que l'histoire est maintenant pour « l'esprit moderne. » *(Richard Wagner in Bayreuth*, § 3.)

Sans épuiser la liste des passages où Nietzsche a parlé de Montaigne, continuons à donner les plus significatifs, par ordre chronologique :

« *La descente dans l'Hadès*. Moi aussi, je suis « descendu aux Enfers, comme Ulysse, et j'y « retournerai souvent encore ; et je n'ai pas seule-« ment sacrifié un bélier pour pouvoir parler avec « quelques morts, mais je n'ai pas non plus épargné « mon propre sang. Il y eut quatre couples qui ne « se refusèrent pas à moi le sacrifiant : Epicure et « Montaigne, Gœthe et Spinoza, Platon et Rousseau, « Pascal et Schopenhauer. C'est avec eux qu'il me « faut m'expliquer quand j'ai longtemps voyagé « solitaire ; c'est par eux que je veux me faire « donner tort ou raison ; c'est eux que je veux « écouter lorsqu'à ce propos ils se donneront entre « eux-mêmes tort ou raison. » (*Humain, trop Hu-*

main, II. *Opinions et Sentences mêlées*, n° 408. Ecrit en 1879).

Cette sélection très éclectique et ces accouplements plus ou moins étranges montrent qu'il ne faut pas trop chercher à expliquer logiquement toutes les admirations de Nietzsche. Elles sont, d'ailleurs, sujettes à de brusques variations. Ainsi, après avoir bizarrement associé Platon et Rousseau, il ne tardera guère à témoigner à celui-ci son antipathie et son dégoût (*Crépuscule des Idoles* et *Volonté de Puissance*), ce qui, du reste, est beaucoup plus compréhensible, étant donné la nature aristocratique de Nietzsche.

Dans un de ses *schemas* pour la *Volonté de Puissance*, tracé en 1886, il déplore chez Luther une trop grande déperdition de forces pour des problèmes insipides (*abgeschmackt*), et s'écrie à ce propos : « Et « cela, dans un temps où en France le vaillant et « joyeux scepticisme de Montaigne était déjà pos- « sible (1) ! »

Réflexion qui semble dénoter que Nietzsche voyait Montaigne à travers des lunettes un peu spéciales, et qu'il n'en aurait pas été un exégète parfaitement sûr.

Il lisait encore Montaigne, assez fréquemment, dans la dernière période de sa vie lucide, comme en témoignent plusieurs de ses lettres, et notamment celle-ci, écrite de Nice à Peter Gast, le 27 oc-

1. Mme Förster-Nietzsche, *Vie de Nietzsche*, II, p. 737.

tobre 1887 : « Votre lettre vient de m'arriver alors « que j'étais en train de lire Montaigne, pour faire « diversion à un moment de noires lubies et de « surexcitation. »

Par parenthèse, ce n'est pas toujours dans l'original, mais surtout peut-être dans la traduction Titius que Nietzsche lisait les *Essais*. La preuve en est que l'une au moins de ses citations est textuellement empruntée à Titius ; elle concerne le passage célèbre : « Les lois de la conscience que nous « disons naître de la nature, naissent de la cou- « tume. Etc. (1). » Autre preuve encore : dans une lettre à sa mère (de Sils-Maria, 20 septembre 1884), il la prie de lui envoyer le premier volume de « son « Montaigne allemand, en trois volumes, un vieux « bouquin (*ein alter Schmöker*). »

En définitive, faut-il conclure à une influence de Montaigne sur Nietzsche ? Assurément, il n'est pas difficile de signaler entre eux un certain nombre d'analogies : scepticisme (à un degré très différent) ; dépréciation du remords et de la pitié : mépris pour les caractères et les cœurs trop faibles ; médiocre estime pour les femmes en général ; l'amour placé au-dessous de l'amitié ; l'admiration pour Plutarque. Mais ces analogies, et d'autres encore qui pourraient être invoquées, n'existent pour la plupart, et surtout pour les plus importantes, qu'à un état vague et incomplet ; elles sont, d'ailleurs, com-

1. *Nachgelassene Werke*. XIII § 789. (*Aus der Umwerthungszeit*, 1882-1888).

munes à bien d'autres penseurs. Il y a lieu de faire remarquer que, comme Montaigne a disserté *de omni re scibili* en matière de littérature morale, et qu'il s'est ingénié à retourner les idées dans tous les sens, on réussira presque toujours à établir des rapprochements, plus ou moins spécieux, entre lui et un auteur quelconque ayant touché aux mêmes questions.

Quant aux différences de fond et de forme entre Montaigne et Nietzsche, ne sont-elles pas évidentes, aveuglantes ? L'un dit : Que sais-je ? Et encore excepte-t-il de son doute la religion, la morale, la patrie. L'autre dit : Rien n'est vrai. L'un est le génie du bon sens ; l'autre, celui du paradoxe. Quant à la forme, l'un emploie le ton de la causerie ; l'autre un style sentencieux et à facettes, qui n'est pas sans rappeler le *conceptisme* espagnol. Et l'énumération des contrastes pourrait être indéfiniment continuée.

Tout compte fait, il n'apparaît nullement que Nietzsche serait autre ou moindre s'il avait ignoré ou négligé les *Essais*. Montaigne a été simplement pour lui un ami, qui distrait, console, qui excite l'esprit et lui procure parfois quelques suggestions.

Le parallèle que nous venons d'esquisser a été tout récemment étudié par un maître, M. Andler, qui dans ses *Précurseurs de Nietzsche* consacre à Montaigne un chapitre de treize pages. La littérature comparée possède peu d'ouvrages aussi remarquables, aussi attachants que celui-ci ; la seule réserve

possible, c'est qu'il est parfois animé d'une ardeur *comparatiste* qui inquiète un peu les esprits enclins à la timidité, au minutieux souci des textes. Pour ce qui concerne Montaigne et Nietzsche, nous avons eu cependant la satisfaction de constater que nos résultats ne présentaient pas de désaccord essentiel avec ceux de M. Andler, puisqu'il conclut que la lecture de Nietzsche, « même à l'époque socratique « et française, entre 1876 et 1882, ne laisse pas l'im- « pression de Montaigne. » Mais si M. Andler renonce à revendiquer pour Montaigne une influence proprement dite sur Nietzsche, en revanche il voit — plus que nous ne saurions le faire — des affinités marquées et des « points de contact » entre les deux penseurs. Il estime, par exemple, que « la « pédagogie entière de Nietzsche est imbue de Mon- « taigne », et que « il n'y a pas un détail de l'édu- « cation rationnelle proposé par Montaigne, qui « n'ait passé dans Nietzsche. » N'y a-t-il pas pourtant une différence capitale, sans compter les autres ? Montaigne veut que son disciple quitte l'école à quinze ou seize ans, « le demeurant étant dû à l'action. » Nietzsche, lui, trouve déplorable, scandaleux (et théoriquement il n'a pas tort), qu'un jeune homme soit obligé de finir ses études et de choisir une carrière dès l'âge de vingt-trois ans, alors que « à trente ans, on n'est encore, au point de vue « de la haute culture, qu'un commençant, un « enfant. » (*Crépuscule des Idoles*, § 52). Ce point ne suffit-il pas, à lui seul, pour impliquer une diver-

gence radicale entre les deux plans d'éducation ? En somme, tandis que Montaigne se contente de former de bons gentilshommes, Nietzsche vise à produire des *surhommes*, des génies (au pis aller, peut-être, des artistes, des hellénistes, d'éminents professeurs ; ses idées sont variables, incomplètes, et difficiles à démêler, quand il ne se borne plus à la critique négative des systèmes d'éducation).

Arrivons maintenant aux études spéciales dont Montaigne a été l'objet en Allemagne, depuis une trentaine d'années surtout. Parmi elles, on compte d'assez nombreuses *dissertations inaugurales*, autrement dit thèses de doctorat, qu'il suffira le plus souvent de mentionner à la Bibliographie. On sait qu'en Allemagne le doctorat en *philosophie* n'exige pas les mêmes conditions et ne confère pas les mêmes prérogatives que notre doctorat ès lettres ou ès sciences. Sauf rare exception, la thèse allemande, en matière de lettres, n'est qu'une dissertation de quatre-vingt à cent pages, présentée par un étudiant âgé de vingt-trois à vingt-quatre ans : ce n'est, par conséquent, qu'un travail scolaire et non une œuvre de maître. Néanmoins, ces thèses ne sont pas à dédaigner, et, à défaut de vues larges ou originales (que le candidat paraît même éviter prudemment), on y trouve presque toujours des données utiles. Ce sont, pour employer une expression bureaucratique, des travaux d'ordre faits avec beaucoup de soin.

Prenons d'abord les auteurs qui ont envisagé

Montaigne tout entier, sans se limiter à un de ses côtés particuliers.

Dans une thèse supérieure à la moyenne (Berne, 1906), M. Navon étudie avec sagacité les idées de Montaigne en matière de croyances, de morale, de pédagogie, etc., et leur répercussion en France et au dehors. Quoiqu'il soit très sommaire en ce qui concerne l'Allemagne, nous lui devons pourtant certaines indications.

La brochure de M. Emile Kühn sur *l'importance de Montaigne pour notre temps* (Strasbourg, 1904) est une apologie presqu'absolue de la morale et du caractère de Montaigne, avec vœu que notre époque prenne chez lui des leçons de tolérance. Précédemment, M. Kühn avait publié une traduction d'*Essais choisis de Montaigne* (3 petits volumes, Strasbourg, 1900). Autant qu'il est permis d'en juger par la comparaison de quelques passages, cette traduction évite tout plagiat de Bode : elle est plus constamment littérale, mais elle rappelle moins la libre et familière allure de l'original.

Comme introduction à sa réédition de Bode, M. Wilhelm Weigand, essayiste, romancier et auteur dramatique, a publié sur Montaigne, en 1908, une étude biographique et critique qui forme un véritable volume. M. Weigand est bien documenté et expose agréablement ; sa monographie peut soutenir la comparaison avec les meilleures de France et d'Angleterre. Mais elle n'offre que peu de contribution à notre sujet, M. Weigand estimant,

d'une manière générale, que Montaigne n'a pas influé sur la culture allemande, si ce n'est par l'intermédiaire de Rousseau. Nous ne chercherons pas à suivre cette piste, l'influence de Montaigne sur Rousseau lui-même étant déjà si restreinte, si problématique, sauf en matière de pédagogie. Ne quittons pas M. Weigand, sans lui emprunter un détail assez curieux, qu'il fournit d'après ses souvenirs personnels. Dans les années qui suivirent 1870, Montaigne était très goûté par plusieurs peintres munichois, et notamment par Wilhelm Leibl, qui disait y trouver des passages confirmant son principe de vision libre et personnelle.

Il est à remarquer que la philosophie allemande s'est plus occupée de Montaigne que la philosophie française. Sans doute, la matière philosophique des *Essais* a été chez nous l'objet d'études qui paraissent l'avoir épuisée, mais leurs auteurs étaient des lettrés, tels que Sainte-Beuve, Faguet, Strowski, Villey, Armaingaud, et non des philosophes proprement dits. Nos historiens de la philosophie, Cousin en tête, hypnotisés par Descartes, ont à peine accordé quelques mots à Montaigne, le considérant comme un philosophe mondain, qui relève de la littérature, et n'éprouvant, au surplus, ni sympathie, ni curiosité pour ses idées qui leur apparaissaient très analogues au pyrrhonisme de l'antiquité. L'exemple de cette prétérition avait, d'ailleurs, été donné outre-Rhin par Tennemann, Hegel. Dans son *Histoire de la Philosophie* Hegel déclare que Montaigne, Charron,

Machiavel et autres hommes remarquables de la Renaissance « n'appartiennent pas à la philosophie « proprement dite, mais à la civilisation générale. » En effet, continue Hegel, s'ils ont fourni des observations et réflexions fort intéressantes sur eux-mêmes, sur la vie humaine, sur les rapports sociaux, sur le Droit et le Bien, ils n'ont pas abordé le problème essentiel de la philosophie, c'est-à-dire l'étude de la pensée pure, de la pensée qui se pense elle-même.

Quoi qu'il en soit, tous les philosophes allemands ne se sont pas arrêtés à cette interprétation restrictive. Ainsi, l'historien de la philosophie moderne, Kuno Fischer, bien que son plan l'eût autorisé à passer Montaigne sous silence, lui consacre deux pages qui se résument en ces termes : Montaigne se tient au seuil de la philosophie moderne et ne le franchit pas. Celle-ci commence où il finit, c'est-à-dire avec le doute fondé sur l'observation critique de soi-même, le doute qui cherche et engendre la connaissance, celui qui anime Bacon et Descartes, les fondateurs de la philosophie moderne (1).

Eucken fait une assez large place à Montaigne dans ses *Vues des grands penseurs sur la vie* (2). Selon lui, Montaigne est le principal représentant de l'esprit émancipateur de la Renaissance. Dans sa critique d'une civilisation artificielle et trop rigide, dans

1. Fischer (Kuno), *Geschichte der neuern Philosophie*, I, Heidelberg, 1897 (Ed. du Jubilé)
2. Eucken (Rudolf), *Die Lebensanschauungen der grossen Denker.* 2e éd. Leipzig, 1896.

son thème que l'homme de la nature est plus heureux et meilleur que l'homme civilisé, l'auteur des *Essais* est pleinement le devancier de Rousseau. Mais la différence entre eux surgit pour le remède : tandis que le grand radical de Genève veut tout démolir pour reconstruire, Montaigne, en relativiste, se contente de prêcher l'émancipation intérieure de l'individu, et évite de porter atteinte aux institutions sociales. On pourrait traduire en d'autres termes la pensée d'Eucken, si on disait que chez Montaigne se retrouve la théorie stoïcienne de l'*économie* ou de l'accommodement : le sage voit les choses de ce monde avec indifférence et dédain ; mais, dans la pratique, il les respecte.

Eucken conclut que Montaigne, malgré ses grands mérites, a tort de concevoir une vie trop facile, trop eudémonique, plus préoccupée des choses de la terre que des choses éternelles, en quoi il est le représentant le plus complet du Français. Les réserves d'Eucken sur la morale de Montaigne ne sont pas nouvelles ; en France, depuis Pascal jusqu'à Guillaume Guizot, elles ont été formulées souvent et avec beaucoup plus d'âpreté. Quant à la personnification du parfait Français dans Montaigne, acceptons-la bien volontiers. Un peuple formé à cette image n'offrirait ni des saints, ni de purs stoïciens (où sont-ils ?), mais il se composerait d'excellents citoyens, honnêtes, éclairés, patriotes, tolérants, et, en outre, vigoureux et exercés au physique.

Dans son étude sur *la conception et l'analyse de l'homme au XVe et au XVIe siècle* (1), Dilthey, professeur à l'Université de Berlin, classe Montaigne parmi les stoïciens, par la raison qu'au point central de sa doctrine on trouve la formule que la vertu consiste dans une vie conforme à la nature. On pourrait discuter ce classement, car si Montaigne dit avec les stoïciens : *naturam sequi*, il ne comprend pas la nature exactement comme eux. Montaigne, c'est la nature *au complet,* selon le mot de Sainte-Beuve, tandis que les stoïciens, plaçant la nature sous la loi de la raison, en bannissent plus rigoureusement les éléments inférieurs. Toutefois, Dilthey n'est pas sans avoir prévu l'objection, car il ajoute que Montaigne est un stoïcien souriant, heureux de vivre.

D'après Kreibig, auteur d'une étude historique et critique sur le scepticisme moral, Montaigne a été un des premiers à chercher une morale indépendante des dogmes. Cette morale, il ne trouve à la fonder ni sur l'expérience, ni sur la raison, mais seulement sur sa propre conscience, accommodée dans la pratique avec les lois et coutumes. En matière religieuse, Kreibig considère Montaigne comme un déiste sincère, par conviction théorique autant que par besoin de conscience ; mais son déisme diffère de celui qui sera professé ultérieurement par les Anglais : Montaigne est pour

1. *Archiv für die Geschichte der Philosophie*. 1891.

une religion d'autorité, non pour une religion de raison (1).

On n'ignore pas que l'Allemagne possède une abondante littérature sur la pédagogie. Il serait peu intéressant d'énumérer tous ceux de ces écrits où a été mentionné Montaigne, d'autant moins qu'il n'a exercé d'influence sur la pédagogie allemande que d'une manière très limitée et très indirecte, par l'intermédiaire de Locke et de Rousseau. Nous ne signalons que les deux principaux parmi les auteurs qui se sont spécialement occupés de lui à ce point de vue.

Raumer, dans sa grande *Histoire de la Pédagogie* (2), est plus impartial, plus bienveillant pour Montaigne, qu'on aurait pu l'attendre d'un piétiste fervent. Après avoir longuement analysé et cité les pages des *Essais*, relatives à l'éducation, et en dernier lieu, le : « *Non vitæ, sed scholæ discimus* », il conclut par ces mots : « Sur quoi, nous prenons « congé de cet homme si hautement original, avisé, « ironique, qui avec son solide bon sens naturel a « su voir beaucoup plus clairement que les savants « figés dans leurs méthodes classiques et mortes. « D'une manière hardie et frappante, il a exprimé « ses idées sans se gêner (*ungenirt*), et sans se demander ce que les pédants pourraient en penser. » Raumer ajoute toutefois que Montaigne a dû une

1. Kreibig (J. Cl.), *Geschichte und Kritik des ethischen Skepticimus*. Vienne, 1896.

2. Raumer (Karl von), *Geschichte der Pädagogie*, I. Stuttgart, 1843-1847.

partie de son succès à sa légèreté, à sa frivolité épicuriennes : « Nous avons toujours affaire à un « homme qui peut instruire beaucoup, mais qui « peut non moins égarer. »

Le professeur de théologie à Leipzig, Baur (Gustave), donne à peu près la même note. Montaigne, dit-il, met en théorie l'éducation qu'il a reçue lui-même, soit une éducation individuelle, agréable, physique. « Toutes ces revendications étaient fondées vis-à-vis « de l'esprit trop exclusif qui régnait dans l'éducation « d'alors ; mais son zèle d'opposition l'a entraîné « bien souvent au delà des bornes de la vérité et « vers l'extrémité contraire : l'enseignement dégé-« nérait en jeu (1) ».

Reste à parler des publications allemandes sur l'influence de Montaigne dans la littérature anglaise. La question Montaigne-Shakespeare est un exemple mémorable des abus que peut entraîner la chasse aux emprunts, verbaux ou intellectuels, lorsqu'elle est pratiquée avec la passion d'un sport. La manie d'attribuer à Montaigne une influence considérable sur Shakespeare a peut-être débuté en France, avec Philarète Chasles, qui affirmait, en 1846 : « retrouver « Montaigne à tout bout de champ dans Hamlet, « dans Othello, dans Coriolan (2) ». Mais, c'est en Angleterre que la thèse de Montaigne inspirateur de Shakespeare a rencontré ses principaux défen-

1. Baur (Gust.), *Grundzüge der Erziehungslehre*. Giessen, 1887.

2. Ph. Chasles, *Shakespeare traducteur de Montaigne*. Etude publiée d'abord dans les *Débats* du 7 novembre 1846, reproduite dans *L'Angleterre au XVIe siècle* (Paris, 1879),

seurs, notamment Jacob Feis, le plus exagéré, et John M. Robertson, moins extrême. On a plaisir à voir que la critique française, malgré la séduction offerte à l'amour-propre national, a fait preuve d'une réserve prudente et scientifique. MM. Paul Stapfer, Jusserand et Villey s'accordent, à très peu près, dans les conclusions suivantes : ce qu'il y a seulement de certain, c'est que Shakespeare a plus ou moins lu Montaigne-Florio, et qu'il a paraphrasé, dans le deuxième acte de *La Tempête*, quelques lignes du chapitre *Des Cannibales*. Tout le reste n'est que rapprochements très douteux ou purement fantaisistes, comme on pourra toujours en faire entre auteurs dissertant sur des lieux communs ausssi vieux que l'humanité.

Mais nous n'avons à nous occuper ici que de la part prise au débat par l'Allemagne. Dans les *Shakespeare-Studien* d'Otto Ludwig, recueil posthume de notes et réflexions écrites pour lui-même pendant les années de 1860 à 1865 (publié en 1872), on lit : « Shakespeare et Montaigne ont dans leurs raisonne-« ments une ressemblance remarquable, qui peut « s'expliquer soit par le fait qu'ils sont presque con-« temporains, soit, en partie, par la connaissance « que Shakespeare aurait eue des œuvres de Mon-« taigne. Chez Montaigne aussi, on trouve ce sang-« froid dans la réflexion, qui caractérise la santé de « l'esprit ; de même, il rappelle Shakespeare et les « anciens en ce qu'il prend comme base impertur-« bable l'expérience et la réalité. Un drame de Sha-

« kespeare n'est-il pas, en quelque sorte, un essai de « Montaigne, mis sous forme d'action et de dialo- « gue ? Combien le chapitre 20 du livre premier (*que « philosopher c'est apprendre à mourir*) ne fait-il pas « songer à Hamlet ? Le : « être prêt, c'est tout, *the « readiness is all* » (*Hamlet*, V, 2) sonne à chaque « phrase de Montaigne comme un refrain qui trouve « écho dans notre âme. Maints passages d'*Hamlet* : « si « ce n'est pas aujourd'hui, ce sera demain », etc. « sont comme transférés de cet *Essai* dans la tragé- « die. Comme l'avoue Montaigne, c'était là sa con- « sidération favorite. Ce serait, tout de même, « bien curieux (*es wäre doch wunderbar*), si ce Mon- « taigne, c'est-à-dire Montaigne tel qu'il se dépeint « lui-même dans les *Essais*, était le prototype « d'Hamlet, et si l'objet du poète avait été de mettre « en lumière la destinée typique d'un homme ainsi « conditionné. En effet, la réflexion dans Hamlet « est la représentation d'un personnage réfléchis- « sant : ce n'est pas la réflexion de Shakespeare, « mais c'est la représentation de la réflexion en géné- « ral. Tout comme Shakespeare, dans d'autres pièces, « a représenté d'autres passions et d'autres états d'âme, « en les objectivant dans un personnage, de même « a-t-il procédé ici pour la réflexion devenue un état des « passions. Quand il veut montrer comment l'excès « de réflexions et l'affaissement de l'activité par « l'abus de la spéculation peuvent conduire à sa perte « l'homme le mieux doué par la nature et le plus « favorisé par la fortune, eh bien ! il doit figurer

« dans un personnage cet excès de réflexions et cet « abus de la spéculation. Et, effectivement, ce n'est « pas la philosophie de Shakespeare, mais celle « d'Hamlet, ou si l'on veut, celle de Montaigne. Sha- « kespeare n'est pas lui-même Hamlet. Il en est « le créateur dramatique. »

Ludwig, dans cette petite dissertation, avait pour propos essentiel d'argumenter en faveur d'un de ses thèmes favoris : il est bon d'employer la réflexion dans le drame, pourvu qu'elle soit dramatique, naturelle : elle doit être celle du personnage, et non celle de l'auteur. Mais, en même temps, il suggérait le paradoxe d'identifier Hamlet avec Montaigne, et il paraît bien en avoir la priorité.

En 1871, Stedefeld (F.), Conseiller de Justice militaire, publiait un petit livre (1) (qui semble être son unique ouvrage, en dehors d'une ou deux brochures édifiantes.) dans lequel il soutenait la thèse suivante. Shakespeare a écrit *Hamlet* pour se libérer des fâcheuses impressions causées sur lui par la lecture de Montaigne, et pour faire l'apologie d'un christianisme pratique. Hamlet est, comme Montaigne, le type du sceptique. Il manque de piété chrétienne, de foi, d'amour, d'espérance. Ses mots : « *The rest is silence* » prouvent qu'il n'attend pas une vie future. Ne croyant pas à un Dieu qui régit le monde, à un ordre moral dans l'univers, il doit fatalement succomber, quelle que soit la justice de sa cause.

1. Stedefeld (F.), *Hamlet, ein Tendenzdrama Shakespeare's.*

Un écrivain anglais (d'origine hambourgeoise), Jacob Feis, a repris cette thèse, en la modifiant plus ou moins, et en restant mieux sur le terrain littéraire. Il croit, lui aussi, que Shakespeare a composé *Hamlet* pour réfuter les idées de Montaigne placées dans la bouche du protagoniste. Mais, plus familier que Stedefeld avec les éléments du dossier, il ne voit d'incrédulité religieuse ni dans Montaigne ni dans Hamlet. Sa thèse est plus subtile, et voici comment il la résume : « Le regard prophétique « de Shakespeare voyait le caractère pernicieux de « l'inconstance des pensées de Montaigne. Celui-ci, « incapable de nous placer en relation solide avec « l'univers, n'aboutit qu'à faire des hommes qui « passent leur vie dans des réflexions subtiles, dans « une inaction sentimentale et peu virile (1). »

Il serait oiseux de discuter le paradoxe Stedefeld-Feis. Personne ne l'a accepté, fût-ce pour partie, pas même Robertson, qui pourtant est un chaud partisan de l'influence de Montaigne sur Shakespeare (2).

Pour clore la liste des travaux concernant la question Shakespeare-Montaigne, mentionnons un article de M. L. Kellner (auteur d'une monographie sur Shakespeare), dans la *Deutsche Rundschau* (1910), à propos de l'ouvrage de Robertson. M. Kellner dit, en passant, un mot sur les hypothèses de Stedefeld et de Feis : elles supposent, entre autres

1. Feis (Jacob). *Shakespeare and Montaigne.* Londres, 1884.
2. Robertson (John M.), *Montaigne and Shakespeare.* Londres, 1897.

postulats, des spectateurs familiarisés avec Montaigne, ce qui est d'autant plus invraisemblable que Shakespeare destinait ses œuvres au grand public. Quant à la théorie Robertsonienne, M. Kellner la trouve très exagérée, et conteste la plupart des rapprochements qu'elle invoque. Toutefois, il accorde à Montaigne un peu plus que les principaux critiques français ; d'après lui, les *Essais* auraient été pour Shakespeare, non une source d'emprunts de mots ou d'idées, mais une lecture bienfaisante, féconde, et correspondant à l'état d'âme dans lequel il se trouvait alors. Il s'y serait perfectionné en introspection, et en analyse des âmes : il y aurait gagné aussi une compréhension plus approfondie de l'histoire et de Plutarque.

Un jeune docteur de vingt-trois ans, M. Fritz Dieckow, a étudié dans sa thèse (Strasbourg, 1903) la traduction de Florio, ainsi que les rapports de Bacon, Ben Jonson et Robert Burton avec Montaigne. C'est un travail intéressant, utile à consulter, quoique non exempt de tendance à l'abus des rapprochements. Malgré de nombreuses critiques de détail, M. Dieckow fait un juste éloge de la traduction Florio. Il tend à grossir l'influence de Montaigne sur les trois auteurs précités. Pour ce qui concerne Bacon et le *Timber* de Ben Jonson, les choses ont été remises au point par des études de M. Villey. Quant à Burton, M. Dieckow a pris la peine d'explorer minutieusement les trois gros volumes de l'*Anatomy of Melancholy*, dans le but

de démontrer que Montaigne, cité sept fois par l'auteur, aurait dû l'être plus fréquemment. Même en adjugeant à M. Dieckow toutes ses conclusions, il n'en résulterait aucune atteinte sérieuse à la très réelle originalité de l'œuvre de Burton.

Comme nous l'avons dit au début, en indiquant notre excuse principale, cet aperçu du rôle de Montaigne dans la littérature allemande, même avec les mentions bibliographiques qui le complèteront ci-après, n'est certainement pas exempt de lacunes plus ou moins nombreuses. Nous espérons seulement avoir évité les plus graves, D'ailleurs, nous avons sciemment omis : des auteurs secondaires (tels que Liscow, Thümmel, Weber dit *Démocrite*, Mainländer), qui n'ont fait qu'emprunter à Montaigne quelque citation, sans commentaire intéressant ; de même, les traités de littérature ou d'histoire dans lesquels il n'est question de Montaigne que brièvement et d'après les travaux français ; de même enfin, quelques articles sommaires ou fugitifs de journaux ou périodiques.

Telle quelle, cette courte revue est suffisante pour montrer que l'auteur des *Essais* a obtenu en Allemagne beaucoup plus de faveur que ses commentateurs ne l'ont supposé jusqu'ici.

NOTA

—

En cours d'impression, j'ai appris par des mentions bibliographiques qu'*Euphorion* (XXIII. 1) venait de publier un article sur Hippel, dans lequel M. Schneider (F. J.) examine l'influence de Montaigne sur les *Lebensläufe* (parus en 1778). Je n'ai pas encore pu me procurer ce fascicule d'*Euphorion*. Mais je me suis reporté aux *Lebensläufe* dont, je l'avoue, je ne connaissais précédemment que des extraits. Après avoir parcouru assez attentivement les 1600 pages de ce roman, ou de cette très fantaisiste auto-biographie à la manière de *Tristram Shandy*, je vois bien qu'on peut signaler quelques échos de Montaigne dans les réflexions diverses — particulièrement sur la mort — qui se mêlent au récit et le surchargent trop. Mais ils ne sauraient être ni importants, ni tous indiscutables. On distingue plus nettement ceux de Rousseau. Et, somme toute, Hippel ne manque pas de côté originaux.

BIBLIOGRAPHIE ALLEMANDE

DE

MONTAIGNE

I

Traductions.

MICHAELS HERRN VON MONTAGNE VERSUCHE. — 3 vol. 8°. Leipzig, 1753-1754. (Le traducteur Titius ou Tietz (Johann Daniel), ne se nomme que dans sa préface au 3ᵉ volume).

REISEN DURCH DIE SCHWEIZ, DEUTSCHLAND UND ITALIEN. — 2 vol. 8°. Halle, 1777-1779.

MICHAEL MONTAIGNES GEDANKEN UND MEINUNGEN ÜBER ALLERLEY GEGENSTÄNDE. — Par Bode (Christoph). — 7 vol. 8°. Berlin, 1793-1799. — Réimpression à Vienne-Prague, 1797-1801. — RÉÉDITION, revue par Otto Flake et Wilhelm Weigand, augmentée du *Journal de voyage* traduit par Flake. Avec introduction par Weigand. 8 vol. 8°. Munich, 1908-1911.

ESSAIS (*in Auswahl*). Par Dyrenfuhrt. — 2 vol. in-16. Breslau, 1896-1898.

AUSGEWÄHLTE ESSAIS. — Par Emile Kühn. 5 vol. 8°. Strasbourg, 1900-1901

MONTAIGNE IN AUSWAHL. — Par Erich Meyer. 1 vol. 8°. Stuttgart, 1905.

MONTAIGNE. VERSUCHE, Iᵗᵉˢ Buch. — Par Wilhelm Vollgraff. Ed. de luxe à 16 m. Berlin, 1908.

AUSGEWÄHLTE ESSAIS. — Par Tony Noah. 1 vol. 8°. Berlin, 1911.

AUS MICHAEL MONTAIGNES REISE. *Von Basel nach Lindau.* — Par Johannes Meyer. (*Schriften des Vereins für Geschichte des Bodensees*. Lindau, 1910).

En outre, il a paru dans les collections pédagogiques plusieurs traductions du chapitre *De l'Institution des Enfants*, par Reimer (1871), Ernst Schmid (1876), L. Wattendorff (1894), Max Kohn (1904), et par d'autres encore.

II

Etudes sur Montaigne (1).

A. *Biographie, généralités.*

KÜHN (*Emile*). — *Die Bedeutung Montaignes für unsere Zeit.* 8°, 80 p. (Strasbourg, 1904).

NAVON (*H.*). — *Montaignes Lebensanschauung und ihre Nachwirkung.* (Thèse ; Berne, 1906).

WEIGAND (*W.*). — *Montaigne*, in-16 (280 p.). Munich, 1912. (Réimpression de son Introduction à Bode).

BLENNERHASSET (*Lady*). — *Montaigne.* (*Deutsche Rundschau*, 1913, t. 156). — Article de 12 pages à propos de l'édition Strowski.

B. *Philosophie, Morale.*

THIMME (*Herm.*). — *Der Skepticismus Montaignes.* (Thèse ; Iéna, 1876).

HENNING (*Arend*). — *Der Skepticismus Montaignes.* (Thèse ; Iéna, 1879).

GEORGOV (*Ivan*). — *Montaigne als Vertreter des Relativismus in der Moral.* (Thèse ; Iéna, 1889).

SCHWABE (*Paul*). — *Montaigne als philosophischer Charakter.* (Thèse ; Leipzig, 1899).

FRÄNKEL (*Rudolf*). — *Montaignes Stellung zum Staat und zur Kirche.* (Thèse ; Leipzig, 1907).

1. Nous ne mentionnons ici que celles dont Montaigne forme spécialement le sujet.

C. *Pédagogie.*

Masius (*Erich*). — *Die pädagogischen Ansichten Montaignes.* (Thèse ; Leipzig, 1890).

Mehner (*C. M.*). — *Der Einfluss Montaignes auf die pädagogischen Ansichten von John Locke.* (Thèse ; Leipzig, 1891).

Schmieder (*Isidor*). — *Die pädagogischen Ansichten Montaignes.* (Thèse ; Leipzig, 1898).

D. *Influence de Montaigne en Angleterre.*

Stedefeld (*F.*). — *Hamlet, ein Tendenzdrama Shakespeare's gegen die skeptische und kosmopolitische Weltanschauung des Michael de Montaigne.* (8°, 94 p. Berlin, 1871).

Dieckow (*Fritz*). — *John Florios Übersetzung der Essais Montaignes, und Lord Bacon's, Ben Jonson's und Robert Burton's Verhältnis zu Montaigne.* (Thèse ; Strasbourg, 1903).

Klingenspor (*Franz*). — *Montaigne und Shaftesbury.* (Thèse ; Erlangen, 1908).

Kellner (*L.*). — *Shakespeare und Montaigne.* (*Deutsche Rundschau, 1910, t. 143*).

E. *Sujets divers.*

Glauning. — *Versuch über die syntaktischen Archaismen bei Montaigne.* (*Herrigs Archiv*, t. 49).

Dembski (*Max*). — *Montaigne und Voiture, ein Beitrag zur Geschichte der französischen Syntax.* (Thèse ; Greifswald, 1888).

Bruns (*Yvo*). — *Montaigne und die Alten.* (Conférence faite à l'Université de Kiel par le professeur Bruns, 1898).

Kurt Heller. — *Montaignes Einfluss auf die Aerztestücke Molières.* (Thèse ; Iéna, 1908).

ABBEVILLE. — IMPRIMERIE F. PAILLART.

